

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

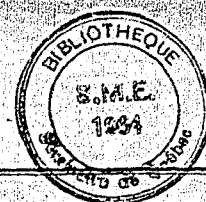
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LA LANCETTE CANADIENNE,

JOURNAL MEDICO-CHIRURGICAL.

ON NE PEUT ÊTRE RÉELLEMENT MÉDECIN QU'À LA CONDITION DE TRAVAILLER TOUJOURS. — (VELPEAU).

REDACTEUR,
J. L. LÉPROUON, M. D.

MONTRÉAL, 1ER FEVRIER, 1847.

IMPRIMEURS,
LOVELL ET GIBSON.

SOMMAIRE.

MALADIES DE LA PEAU : Du traitement des maladies de la peau en général, par Devergie. — EDITORIAL. — CORRESPONDANCES MÉDICALES : Inflammation, suppuration de l'appendice vermiforme par W. Nelson. — De l'emploi de l'acétate de plomb, contre le rhumatisme, par L. F. Tavernier. — REVUE GÉNÉRALE : Nouveau moyen de reconnaître les taches de sang, par Orfila. — Recherches sur l'influenza, par le même. — Rupture de l'utérus pendant l'accouchement, suivie de guérison, par Ordinaire. — Fait curieux. — Traitement de Fractures. — REVUE THÉRAPEUTIQUE : Nouveau mode de traitement de la fièvre typhoïde, par C. A. W. Richter. — Note sur certains cas d'emploi de l'ipécacuanha, par Schwæber.

DU TRAITEMENT DES MALADIES DE LA PEAU EN GÉNÉRAL.

PAR M. DEVERGIE.

Le médecin appelé à donner des soins à un individu affecté de maladie cutanée, doit avant tout porter le diagnostic de la dermatose. Les antécédents et l'état actuel de santé sont destinés à asseoir les bases du traitement; mais le diagnostic doit être porté de risu.

Cette manière de procéder a l'avantage de pouvoir diriger le mode d'interrogation d'après la connaissance acquise par le médecin que telle ou telle forme d'affection cutanée se lie le plus souvent avec tel ou tel état interne.

La dartre connue, il faut, dans ce genre de maladie plus que dans tout autre peut-être, interroger tous les antécédents, et explorer successivement tous les appareils d'organes. Par les antécédents vous remontez à l'origine de la famille, aux maladies dont a été atteint le sujet, et vous recherchez s'il peut exister quelque corrélation de l'affection cutanée avec elles. Par l'exploration de l'état de santé de tous les appareils d'organes, non-seulement vous jugez de suite si la maladie de la peau a quelque rapport avec un état morbide interne, mais encore vous appréciez quels pourraient être vos moyens d'action, soit comme agens dérivatifs sur ces appareils, soit comme prescription d'une médication générale à employer. Puis fixez votre attention sur le tempérament et la constitution du malade, sur ses habitudes, sa profession, les conditions hygiéniques dans lesquelles il se place ordinairement. Alors de deux choses l'une, ou la maladie est récente, ou elle est ancienne, et par maladies anciennes je comprends celles qui existent depuis plusieurs mois jusqu'à plusieurs années.

Ici se présente en premier lieu la considération de l'âge. J'établirai sous ce rapport quatre catégories: maladies de l'enfance, maladies de l'adolescence, maladies de l'âge mûr et maladies de la vieillesse.

En thèse générale, tout maladie de l'enfance doit être respectée. Non pas cependant qu'il faille rester toujours spectateur oisif de l'affection, mais bien en ce que 1° le médecin ne doit chercher à guérir une pareille maladie que lorsqu'elle a en général atteint et parcouru ses périodes d'accroissement; 2° qu'il ne doit la traiter que partiellement, peu à peu, par fractions, de manière à ne pas supprimer trop rapidement une sorte d'exorétion naturelle.

Les maladies cutanées de cet âge sont presque toujours sécrétantes avec la forme aiguë, le *favus*, l'*herpès tonsurant* et la *porrigio decalvans* exceptés. Sans être humoriste, il faut reconnaître que la nature semble établir au dehors un mouvement fluxionnaire favorable à la santé générale; et cela est si vrai qu'on a vu surgir de la suppression trop brusque de ces affections cutanées les maladies plus graves qui ont mis en danger la vie des enfants, si même elles ne les ont pas conduits au tombeau. Ce sont surtout des affections cérébrales qui se montrent alors et qui marchent avec une rapidité effrayante. Si vous étiez consultés pour une rétrocession de ce genre, n'hésitez pas à appliquer un sinapisme, un vésicatoire sur le point même où siègeait la maladie cutanée, et à faire tous vos efforts pour la rappeler.

Mais entre une maladie qui est dans son maximum de sévérité et celle qui tend à décroître, il y a une différence immense. La maladie qui décroît tend à devenir chronique; c'est à cette période qu'il faut l'attaquer, mais d'une manière peu énergique, parce que dans l'enfance la vitalité est extrême, l'exubérance comme la répercussion marchent à pas de géant. Aussi supprimez peu à peu, graduellement, en gagnant du terrain, et vous guérez alors avec sécurité.

Toutefois on observe dans l'enfance bon nombre de maladies cutanées, à l'égard desquelles le médecin doit rester spectateur intelligent pendant toute leur durée. Telles sont les maladies dites éruptives ou exanthémateuses, les érythèmes, les serofules, etc.

Les préceptes que nous venons de tracer pour l'enfance peuvent être reproduits à l'égard de la vieillesse. A cet

âge les affections cutanées ont la forme chronique; il est rare, lorsqu'elles sécrètent, qu'elles ne soient pas liées avec quelque état morbide d'un organe interne. Si vous supprimez la sécrétion, craignez d'augmenter dans une proportion considérable l'affection qui porte sur des parties dont les fonctions se rattachent plus étroitement à l'équilibre de la santé générale. Nous citerons plus loin des exemples qui démontrent toute l'importance de ce précepte.

Les maladies de l'adolescence demandent moins de réserve. Il faut même, en général, chercher à les guérir aussi complètement et aussi rapidement que possible, surtout quand elles ont une tendance à prendre la forme chronique. Trop de médecins opposent à cette pratique la crainte de la répercussion. Combien de fois n'ai-je pas eu à traiter des cas de ce genre, dans lesquels la temporisation des médecins avait rendu difficile une guérison parfaite! N'oubliez pas qu'à cette époque de la vie la marche des maladies de la peau est déjà beaucoup plus lente; que les organes internes sont moins impressionnables. On compte trop en général sur les effets de l'établissement de la menstruation, et c'est en temporisant qu'une jeune fille arrive à l'âge du mariage avec le stigmate d'une affection cutanée. Sa peau en a déjà été le siège pendant un tems fort long; elle devient mère, et c'est alors qu'elle transmet à ses enfans une prédisposition dartreuse.

Quel avantage y a-t-il donc à conserver, ainsi, des affections chroniques antérieures à une époque de la vie où l'accroissement ne se fait plus que d'une manière assez lente? Évidemment aucun, et on a tout à craindre pour l'avenir par la perpétuation des dartres. Résistez-les ensuite aux conséquences de la présence d'une dartre au cuir cheveu, par exemple. Quelle qu'en soit la forme, elle finit par modifier, altérer complètement le développement des cheveux, sans pour cela être ce qu'on appelle une teigne, et une jeune fille se voit bientôt condamnée à suppléer toute sa vie à sa parure naturelle.

J'insisterai sur ce point de tout mon pouvoir, parce que j'ai vu trop d'exemples de ces fâcheux résultats, parce que je sais combien ces idées sont encore en faveur auprès d'un grand nombre de médecins, et parce qu'enfin elles sont acceptées avec empressement par les dames. Elles sont tellement accréditées que plus tard, et en regard même de l'infirmité que causent ces maladies, la mère, peinée de voir ses enfans ainsi maltraités, n'en accuse que la nature et la force même des événemens, sans avoir la pensée de se plaindre du médecin qu'elle a consulté.

Certes, il est quelques affections dartreuses que la menstruation guérit, ou qui disparaissent par la révolution opérée, soit par le mariage, soit par une grossesse. Mais, outre que ces cas sont peu communs, il est très fréquent de voir les dartres reparaitre après l'allaitement terminé.

J'ai eu dans mes salles une jeune fille de dix-huit ans qui depuis dix mois était affectée d'un impétigo ulcéreux du nez, lié à un tempérament lymphatique assez prononcé. Le médecin qui lui avait donné des soins espérait une modification heureuse de l'apparition des règles, qui ne s'étaient pas encore établies. Nous les avons déterminées au moyen du sirop d'iode de fer, et, deux mois après que la menstruation fut parfaite, la maladie ne s'était pas améliorée dans une proportion plus considérable, qu'elle l'avait fait en son absence, sous l'influence du traitement.

Les maladies de la peau qui se développent après la maturité complète, c'est-à-dire depuis vingt-cinq ans jusqu'à la vieillesse, laissent au médecin une grande latitude dans l'emploi des moyens.

Il se présente d'abord une première catégorie qui se compose d'affections nées dans la période précédente de la vie, et qui tend sans cesse à décroître avec l'âge. A leur tête, il faut placer le *lupus tuberculeux* et le *lupus excrédens*. Il est d'observation que la maladie abandonnée à elle-même disparaît souvent vers l'âge de trente à trente-cinq ans, mais elle laisse des déformations du nez et des cicatrices qui sont indélébiles; d'où il suit que tout en indiquant au malade les conditions favorables dans lesquelles il est placé, le médecin doit cependant chercher à dévier cette époque heureuse de la vie. Quelques psoriasis sont aussi dans ce cas, mais ce sont des exceptions; j'ai en dans mes salles un malade qui peut être rangé dans cette catégorie. Quatre fois depuis dix ans il a été affecté de psoriasis, et la maladie, dans ses récidives, a pris des formes de moins en moins étendues; encore une fois, c'est en général le contraire.

Je n'ai pas la prétention de tracer ici les moyens curatifs des maladies cutanées, je ne veux que fournir des préceptes généraux à cet égard.

Toute maladie de la peau qui apparaît avec une forme aiguë doit être traitée par des émoulliens jusqu'à ce

qu'elle ait atteint son maximum d'intensité, et quand elle ne sera pas liée à un état général quelconque, elle guérira par l'emploi de résolutifs que l'on fera succéder aux antiphlogistiques.

Si l'affection est liée à une cause interne, il faut s'attacher à la combattre, et, quand on l'a détruite, modifier la peau malade par des agens externes.

Dans la recherche de la cause interne doivent être successivement placés la constitution, le tempérament, l'état de l'estomac, des intestins, du foie et des organes thoraciques. Les modificateurs de la constitution et du tempérament sont: l'eau et le régime lacté, l'ode et ses préparations, la teinture de cantharides, le fer et ses préparations, le soufre et ses composés.

Comme agens médicamenteux et modificateurs généraux de l'économie, dont on ne peut se rendre compte, mais dont l'efficacité est puissante dans bon nombre de maladies cutanées, nous citerons les préparations arsenicales, antimoniales, mercurielles.

L'expérience seule apprend à reconnaître les maladies rebelles qui cèdent plus facilement à l'une ou à l'autre de ces médications. Il faut y joindre les préparations connues sous le nom de dépuratifs, soit en tisane, soit en sirop, soit en rob. Puis nous placerons les eaux minérales dont l'efficacité ne saurait être contestée, surtout dans les maladies chroniques, car elles existent presque toujours les maladies de forme aiguë, ou celles qui se développent chez les personnes très irritables.

Après avoir fait la part des remèdes internes, il nous faut aussi faire celle des médicamens externes; les émoulliens locaux et généraux, les bains médicamenteux, les lotions, les applications aqueuses composées, les pommades, les caustiques, tels sont les agens dont l'énumération détaillée aurait trop d'étendue. Ce qu'il est important de savoir et d'exprimer d'une manière générale, c'est qu'il est des maladies de la peau que tous les corps gras, fût-ce même de l'axonge, exaspèrent; celles-là demandent des agens aqueux; il en est d'autres, au contraire, que ces derniers ne font qu'irriter.

Rien n'est plus important ensuite que de savoir associer tel genre de pommade avec tel genre de bains. Et, si, sous ce rapport, des faits d'observation et de pratique sont remarquables. Ainsi les pommades au goudron, au bichloro-iodure de mercure, à l'iodure de soufre, s'associent très bien avec les bains de sublimé; celles à l'oxyde de zinc, au calomel, avec les bains amidonnés ou gélatineux; celles sulfureuses, avec les bains de même nature; celles iodées, avec les bains iodés; celles au goudron, avec les bains alcalins; etc., etc.

Une source puissante de guérison des maladies cutanées se trouve dans l'emploi modéré des purgatifs ou dérivatifs. Toute maladie sécrétante de la peau sera combattue avec avantage par ce moyen. Je purge deux fois la semaine tous les malades qui sont dans ce cas, mais je le fais avec modération et sans porter de perturbation sur l'estomac et sur les intestins. Je ne le fais surtout que lorsque les organes sont sains. Cette dérivation me permet d'employer des médicamens détersifs à l'extérieur, en suppléant à la sécrétion cutanée.

Une circonstance sur laquelle l'attention du médecin doit toujours être portée, c'est le fait de savoir si la peau saine remplit parfaitement ses fonctions. Nombre de personnes, nées dans les climats chauds, viennent habiter une zone tempérée ou froide; il est rare qu'elles ne soient pas atteintes de maladies de peau par la suppression de la sueur sous une latitude moins élevée. De là l'indication des bains de vapeur, des frictions et des lavages à l'eau froide.

Enfin, et c'est là la base d'un traitement efficace des maladies de la peau, il n'y a pas de guérison possible sans une hygiène bien entendue. Repos, diminution des aliments, absence de vin pur et de liqueurs alcooliques, grandes noires ou blanches selon les cas, exercice modéré sans fatigue, telles sont les conditions d'une saine thérapeutique. Trop de personnes négligent l'observation scrupuleuse de ces conditions et trop peu de médecins en font la prescription absolue. Il semble que la peau malade ne doive pas exiger toutes les conditions demandées pour la guérison des maladies des autres organes; c'est une erreur grave, et qui conduit souvent à l'incurabilité. Je ne terminerai pas cet exposé rapide, sans appeler votre attention sur les cas où les affections dartreuses devront être respectées chez l'adulte.

Règle générale: toutes les fois qu'une dartre sécrétante existe chez un individu dont les organes de la respiration sont malades, craignez d'en opérer la guérison et surtout la suppression. Ceci doit principalement s'entendre de trois catégories d'individus: ceux qui sont menacés de phthisie, ceux qui sont habituellement catarrheux et ceux qui sont asthmatiques.



J'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir un œdème simple d'une partie de la jambe se supprimer sous l'influence toute accidentelle, chez les sujets affectés d'emphysème pulmonaire, seul ou lié à une affection du cœur, et même chez des personnes généralement bien portantes, mais dont la respiration est courte. Eh bien ! dans l'espace de trente à quarante heures, la mort survient ; elle survient par une congestion pulmonaire, qui ne saurait être enrayée quoiqu'on fasse malgré les révulsifs de tout genre ; et quant à la saignée, elle ne fait que hâter le terme de la vie dans ces sortes de cas.

Mettez-vous donc en garde contre les maladies qui viendront vous consulter et qui se trouveraient dans ce cas. Soyez très réservé à leur égard, quant aux moyens que vous pourriez employer dans le but de diminuer et de faire disparaître l'affection dartreuse. C'est alors surtout qu'il ne faut pas craindre d'établir un exutoire pour remplacer la sécrétion qui s'était naturellement formée.

Telles sont les notions générales que j'ai voulu vous donner avant d'aborder l'histoire de chacune des maladies cutanées ; il fallait vous exposer nos doctrines. Rappelez constamment votre attention sur ces préceptes, vous dirigerez dans l'étude du diagnostic, et surtout dans l'application des nombreux moyens que la thérapeutique nous fournit pour la guérison des dartres, tel est le but que nous allons chercher à atteindre dans nos leçons suivantes. Observez vos malades, voyez leurs maladies, non point seulement comme des affections locales ; recherchez-en, autant que possible, la cause ; appréciez les cas dans lesquels vous nous verrez employer des modificateurs généraux ; soyez, en un mot, médecins dans cette spécialité comme vous l'êtes pour toutes les autres maladies, et vous vous trouverez plus tard en état de diriger avec méthode et avec sagacité le traitement d'une dartre comme celui de toute autre affection. Pour nous, qu'une observation de tous les jours sur un vaste théâtre a mis à même de juger de l'influence des médicaments en raison des maladies et des sujets, nous ferons tous nos efforts pour vous initier, dans le plus court délai possible, à ce que l'expérience a pu nous faire acquérir dans le traitement des affections cutanées.

↳ Nous prions de nouveau ceux des médecins qui ne désirent point s'abonner à la LANCETTE CANADIENNE, de nous la renvoyer.

↳ Nous prions les éditeurs de journaux scientifiques et littéraires à l'étranger et en Canada, de nous adresser leur feuille en échange de la Lancette Canadienne.

LA LANCETTE CANADIENNE.

Montréal, 1er Février, 1847.

Nous éprouvons aujourd'hui une bien douce satisfaction, en parcourant toutes les feuilles politiques et littéraires, sur lesquelles nous avons pu jeter la vue, d'observer l'esprit d'approbation générale qui s'est manifesté à l'occasion de la première apparition de la *Lancette Canadienne* : tous les journaux publiés dans les deux langues et de quelques partis qu'ils soient, se sont montrés unanimes à reconnaître le bienfait pour ce pays d'une feuille médicale française, dirigée avec habileté et indépendance. Certes, nous sommes flatté des éloges que l'on a faits de toutes parts à cette publication ; nous sommes heureux de voir nos faibles efforts rencontrer un appui aussi sympathique chez toute la presse du pays.

Nous n'avons pas la prétention de faire, de la *Lancette Canadienne*, un journal de haute critique, dans lequel les points les plus litigieux, les doctrines les plus neuves de la philosophie médicale seront tour-à-tour débattus ; non certes, nous abandonnons ces questions aux journaux étrangers, qui se rangent, dans ces cas, parmi les antagonistes, ou les partisans de l'homme de génie qui cherche même à bouleverser les principes fondamentaux de la médecine ; notre tâche est plus humble, notre devoir à nous est de signaler, à la profession en général, les progrès de l'art de guérir, tant en Europe qu'en Amérique : 1°. soit par des extraits nombreux des journaux qui s'y publient, soit par la revue des ouvrages qui offriront de l'instruction à la généralité de nos lecteurs ; 2°. d'imprimer, à la profession médicale de ce pays, le cachet de dignité et de respectabilité qu'elle doit posséder ; de proposer des vues sages et libérales, empreintes de l'esprit de justice et d'égalité, sur l'important sujet de nos institutions médicales ; de réformer les nombreux abus qui se glissent dans la pratique et qui se propagent, même, à la faveur d'hommes éclairés. Voilà notre projet, voilà le programme que nous devons dérouler peu à peu, à mesure que nous avancerons dans cette carrière. Mais nous avons besoin de l'encouragement de nos compatriotes, ils ne doivent pas ignorer qu'un journal se constituant l'organe d'une spécialité comme celle de la médecine, ne

peut avoir qu'une circulation limitée ; il s'en suit que les déboursés sont considérables, et que la répartition générale de l'abonnement à laquelle nous nous sommes arrêtés, est celle qui nous offre le plus de garantie pour le succès de cette feuille.

La *Lancette Canadienne* sera toujours une arène scientifique, un champ libre, où les débats sur les intérêts généraux de la profession seront agités. Nous serons toujours flattés de recevoir les suggestions de nos correspondants, leurs pensées sur les grandes questions qui seront à l'ordre du jour.

Nous croyons qu'il est de notre devoir, ici, de présenter nos remerciements à tous ceux qui se sont intéressés à la prospérité de ce journal, à en faire ressortir l'immense avantage pour le public médical. Nous espérons mériter de plus en plus leur faveur par le zèle et le dévouement que nous apporterons à la rédaction de la *Lancette* ; nous osons nous flatter, enfin, que l'on continuera à lui faire un accueil aussi bienveillant, aussi empressé, aussi sympathique, que celui qui lui fut témoigné à partir du premier jour de son existence.

Nous remercions réception des journaux suivants, pour lesquels nous offrons nos plus sincères remerciements :—

Le Franco-Américain ; The Journal of Health ; The Boston Medical and Surgical Journal ; The Buffalo Medical Journal ; La Gazette des Trois-Rivières ; L'Echo des Campagnes ; La Revue Canadienne.

Nous traduisons l'article suivant du *New-York Journal of Medicine* :—

« Depuis quelques temps, la plupart des journaux qui échangent avec nous, se sont occupés d'un sujet important : à savoir, de l'insensibilité produite par la respiration d'un gaz ayant des propriétés particulières, et qui n'a fait son apparition dans la profession que tout dernièrement. Ces journaux rapportent que c'est un médicament brévété, et qu'on en effectue la préparation au moyen d'une solution saturée d'une substance narcotique ; on le respire au moyen d'un petit globe de verre à deux tubulaires, il a l'effet de causer au patient un degré remarquable d'insensibilité générale, pendant un espace de temps variable, de deux à quarante-cinq minutes au plus ; il n'est pas prudent de s'en servir, même administré par des personnes habiles. Des conséquences graves sont survenues à la suite de l'administration de ce gaz chez des adultes de constitution délicate, et d'un tempérament nerveux. En résumé, nous pensons que c'est une préparation incertaine, dangereuse, qui doit être mise en usage que dans des circonstances toutes exceptionnelles. »

CORRESPONDANCES.

À L'ÉDITEUR DE LA "LANCETTE CANADIENNE."

M. L'ÉDITEUR.—Permettez-moi de vous féliciter, sur l'apparition de la *Lancette Canadienne*, dont vous avez gratifié la profession, comme d'un beau cadeau du jour de l'an. Je suis persuadé que mes dignes confrères, tant des campagnes que des villes, ne manqueront pas de vous prêter main forte dans une carrière qui promet d'être si utile aux médecins Canadiens, et dans laquelle vous vous êtes embarqué avec autant de zèle que de talents.

Pour ma première contribution, j'ai l'honneur de vous adresser les détails du cas ci-dessous, qui me semble être tout plein d'intérêt et d'instruction, autant pour les plus anciens que pour les plus nouveaux dans l'art de guérir. Grâce à deux grands hommes de la France, Dupuytren et Velpeau, les lésions du bas-ventre qui étaient, pour ainsi dire, entièrement méconnues, sont maintenant placées comme classe particulière ou spéciale dans la catégorie des maux dont l'homme est affligé.

Il y a des médecins, et je suis fier de dire pour l'honneur du Canada, que le nombre en est très exigu, qui ont l'indiscrétion, plutôt la bonhomie de dire que la médecine n'a pas fait de progrès depuis quarante ans,—avec, s'il était fondé, qui serait infiniment flétrissant pour la profession, puisqu'il n'y aurait qu'elle, la plus utile, qui aurait demeurée dans une criminelle paresse, tandis que toutes les autres sciences ont fait des progrès immenses dans le même temps. N'en déplaise aux pauvres hommes qui ont l'étrange hardiesse de prôner un tel dictum, je prétends que notre noble profession n'est pas restée en arrière. Ce serait insulter à l'intelligence de vos lecteurs, qui se tiennent au courant de leurs devoirs, que de prétendre éter tous les avantages qu'elle a acquis dans le laps de temps précité. Heureux seroit-il pour le pauvre malade souffrant, si son médecin mettait en pratique le beau sentiment que vous avez si bien choisi pour mettre en tête de votre intéressant journal : « On ne peut être réellement médecin qu'à la condition de travailler toujours. » C'est un sentiment qui doit être comme l'étoile polaire et le point de mire de tout homme qui sait apprécier et l'importance de sa position et la dignité de l'état qu'il a dû embrasser, non seulement comme un « gagne-pain » mais aussi pour être utile à ses semblables souffrants, et par là, acquiescer la belle réputation d'être un médecin consciencieux, éclairé, habile, et un membre distingué, sinon un ornement de la société dont il fait partie.

Quoiqu'il en soit, je vais faire le récit d'un cas qui arrive plus souvent qu'on ne le pense, qui est bien difficile à soulager ou à guérir, et qui ne doit pas être ignoré, et conséquemment, nul soigné. Car, si on ne peut pas même guérir le malade, il est consolant pour tous de savoir que son état était connu, et qu'il ne fut pas traité en aveugle ni en charlatan. Mon ma-

lade a été enlevé après 54 heures de cruelles souffrances, chez lequel il y avait une complication de symptômes, mais dont la vraie pathologie ne pouvait être inconnue du praticien observateur : aussi n'y avait-il pas de différence d'opinion entre les consultants.

CAS.

Vendredi, le 1er du courant, à 3 heures P. M., je fus appelé auprès du Rév. M. S. Il se plaignait d'une douleur fixe, au bas et dans le côté droit de l'abdomen. « Le bout de votre doigt peut couvrir la partie, la douleur est beaucoup augmentée lorsqu'il y a l'action péristaltique des intestins, je souffre de violentes coliques à des intervalles de 20 à 30 minutes, pas de soif, mais la bouche est sèche. » Telle était la description que le malade lui-même donnait de son état. M. S. était âgé de 31 ans, d'un tempérament bilieux, de moyenne taille, peu musculaire, des habitudes les plus correctes, et habituellement constipé ; prenait de temps à autres l'il. hydrarg., suivie d'une poudre de sédlitz, et n'avait pas eu d'évacuation depuis 24 heures. La peau était humide et fraîche, le pouls environ 80 et très compressible, la langue blanche et épanouie. Dix grains de calomel, jalap et rhubarbe, lui furent donnés, ainsi qu'une drachme de tartre soluble dans une chopine d'eau, pour breuvage. Des sacs d'avoine ou de mouture réchauffés, furent placés et tenus constamment sur l'endroit où la douleur se faisait sentir. Je le vis encore à 7 h. P. M. Il avait eu une évacuation abondante et molle, d'un brun foncé et d'une odeur très forte avec beaucoup de vents. « D'ailleurs, beaucoup mieux, les coliques étaient moins sévères et fréquentes, mais la douleur était toujours dans la même place. » Cinq grains de calomel, avec un ext. d'aconite, et un demi ext. de belladone, en pilule, lui furent donnés. Ordonné de continuer les applications chaudes, le tartre soluble, etc., etc. Des lavemens avec de l'huile de ricin à être administrés durant la nuit, dans le cas où les douleurs augmenteraient, et qu'il n'y aurait point de selles.

Samedi, le 2, 9 h. A. M. « Passé la nuit bien agité, le sommeil troublé, les coliques moins fréquentes, mais extrêmement violentes, la douleur toujours au même endroit. » La peau, le pouls, et la langue dans le même état qu'hier ; « point de douleur en faisant la pression, sauf en cette place. » Très abattu, yeux creux et colorés de jaune. Deux lavemens lui avaient été donnés durant la nuit, qui avait causés plusieurs selles liquides. Continué le calomel, etc.

12 h. A. M. Point de changement, 2 grains de calomel toutes les heures, fomentations, et bouteilles d'eau chaude aux pieds.

3 h. P. M. « Douleur fixe, et coliques plus fortes, » cependant il n'y avait ni disposition à lever les genoux, ni sensibilité de l'abdomen, excepté « à cet endroit particulier. » Une saignée de 22 onces fut faite ; lorsqu'il se sentit faible, eut une selle abondante et liquide, accompagnée de beaucoup de vents, et se trouvait beaucoup soulagé. Continué les remèdes.

7 h. P. M. « Mieux que jamais, mais cette petite place est toujours bien sensible, et les coliques, quoique moins fréquentes, sont très violentes. » Il fut ajouté un demi-grain de morphine au calomel et un vésicatoire fut appliqué sur la région iliaque droite. Les sacs d'avoine chaude furent continués.

Dimanche, le 3, 2 h. A. M. « Je fus appelé auprès du malade, qui était empiré subitement. » La douleur dans la partie lésée (iléo-inguinale) était excessive, s'étendant jusqu'à l'anus et à l'extrémité de l'utérus ; si vous pouviez seulement ouvrir cet endroit, disait-il, comme cela me soulagerait ; la bouche sèche, mais non altérée. » La peau fraîche, pouls 90 et faible. Des bouteilles remplies d'eau chaude appliquées aux pieds, etc. Le sang tiré hier est beaucoup inflammé, et malgré la dépression, j'appliquai douze sangsues sur l'aine.

Le malade avait été instruit de la nature de son cas, depuis le commencement. Je demandai qu'on vint à appeler d'autres secours médicaux, et dans deux heures j'eus le plaisir de recevoir les avis du Dr. Crawford. Le docteur concourut dans mon opinion, et dans le traitement qui avait été adopté.

Quelques gouttes de l'esprit aromatique ammoniacal furent données comme stimulant léger et diffusible. Des sacs de mouture trempés dans de l'eau chaude furent appliqués au-dessus des piqûres des sangsues, qui saignèrent passablement. On donna ensuite 4 grains de calomel, 2 d'ext. d'hyosciamus, et 2 d'opium, tous les quatre heures. Entre chacune de ces doses, on répéta le calomel et l'hyosciamus seulement.

9 h. A. M. A notre retour on trouva un changement frappant dans les symptômes. La peau était maintenant réchauffée, le pouls 120, petit et un peu dur, l'abdomen était devenu sensible et la douleur plus répandue. Les remèdes, fomentations, etc. furent continués.

1 h. P. M. Nous rencontrâmes les Drs. Campbell et McDonnell, qui furent de notre opinion quant à la nature de la maladie. La chaleur extérieure était beaucoup augmentée. « La douleur s'était répandue rapidement partout sur l'abdomen, » pouls 140 et petit, incompressible, la respiration hâtée. Dix-huit sangsues furent appliquées à l'hypogastre droit, et un grand vésicatoire sur l'épigastre. Les remèdes comme à l'ordinaire.

6 h. P. M. Je rencontrai encore les Drs. Crawford et McDonnell ; tous les symptômes défavorables étaient aggravés. A 9 heures, je vis le malade, encore avec le Dr. Crawford. La dissolution était évidemment prochaine. Je restai près de lui, et il conserva toute son intelligence, jusqu'à 2 h. A. M., Lundi, lorsqu'il expira. Les douleurs cessèrent vers les dix heures, le Dimanche soir, il put jouir de la tranquillité physique, et contempler l'approche de sa fin avec tout le calme et le repos du chrétien.

Il est digne de remarque, que tant que la douleur fut limitée à la région ilio-inguinale, le pouls, la peau et l'aspect général étaient ceux d'une inflammation d'une surface muqueuse, mais aussitôt que la douleur se répandit tout-à-coup sur tout l'abdomen, alors les symptômes caractéristiques d'une inflammation dans le tissu séreux ou la péritonite devinrent très évidents. Au commencement de la maladie, il avait vomé un peu de mucus, mais pas après. Il n'y eut de hoquet en aucun temps.

Je fus assisté obligeamment, dans l'autopsie, par les Drs. Crawford et McDonell. Les apparences justifiaient entièrement le diagnostic, il y avait eu impaction, et ensuite inflammation de l'appendice vermiforme, et les symptômes de la jaunisse étaient dus à l'état des organes biliaires.

Autopsie.— En exposant les viscères de l'abdomen, nous trouvons les intestins partout inflammés, vides de matières, mais remplis de vents. En levant le caecum, nous trouvâmes l'appendice gros et long comme le pouce, et complètement gangréneux, contenant trois calculs biliaires aplatis, et de la grosseur de moyens pois; c'était au-dessous de la partie où le pauvre malade ne cessait de porter le doigt, et nous disant: "si vous pouviez me faire une opération là, vous me sauveriez." Le foie était normal, peut-être moins volumineux que d'ordinaire, la vessie biliaire était remplie au tiers, d'une bile verte très foncée, épaisse comme du brai et collée fortement aux parois comme en faisant partie; le duct était presque oblitéré, au point que ce fut avec difficulté qu'une forte pression put en faire dégager la plus minime partie du contenu; le duct hépatique était plus déployé, mais aussi fortement teint d'une couleur verte. Ayant trouvé amples preuves pour la justification du pronostic, nous ne portâmes pas plus loin notre exploration.

Remarques.— La douleur circonscrite et bien définie, fixée dans le bas-ventre, ou plutôt dans la région ilio-inguinale droite, ne pouvait manquer d'attirer l'attention sur l'appendice vermiforme. N'est-il pas vraisemblable que la douleur causée par la présence des calculs devait être plus aiguë et fixe, en conséquence de la propriété irritante de la bile, dont est composée ces calculs, dans un lieu où les matières stercorales même ne pénètrent pas d'ordinaire, que si c'eût été de simples corps étrangers sans aucune propriété inhérente et particulière? Peut-être est-ce à cette cause que l'on doit attribuer l'intensité des souffrances dans ce malade, plus que chez la plupart d'autres atteints par le séjour d'un noyau de cerise, graines de raisin, etc. Il y a plusieurs instances, où ces dernières substances ont produites une inflammation qui a coté l'appendice aux parties voisines, et ensuite au péritoine, et le résultat était un abcès pointant à l'extérieur, dans le pus duquel on a découvert ces matières étrangères, et de suite les malades ont eu leur santé rétablie.

AVIS aux mangeurs de fruits.— N'avez ni les noyaux de cerises, ni les graines de raisin, ni les coeurs de pommes, non plus les os d'ortolans, dont une grande my lady qui ne pouvait vivre de "viandes grossières," faillit perdre la vie par les chers petits os qu'elle n'avait pas la cruauté de séparer de la tendre chair qui les enveloppait. Gare aussi aux doses constantes de magnésie, yeux et grille d'écervises, remèdes jadis en grande vogue, et qui, en maintes instances, ont fait un assez long séjour dans le caecum et ont causé plus d'une mort prématurée. Il est très manifeste, aussi, que l'état d'obstruction des ducts biliaires et surtout celui de la vessie propre, aurait rendu le malade plus impressionnable, et moins en état de résister aux effets d'injures partant ailleurs. Toutefois, mes confrères et moi-même, nous étions d'avis que la mort, toutes choses considérées, devait nécessairement être le résultat de la complication de maux, auxquels notre patient était en proie; et dans le cas où il n'aurait pas péri de cet accident de l'appendice, il était également clair qu'en peu de mois, il aurait succombé aux conséquences de l'affection hépatique.

Ce cas nous offre une nouvelle preuve de la nécessité qu'il y a de faire l'autopsie, où la mort est la suite d'une maladie tant soit peu extraordinaire. Ce n'est que par des recherches de cette nature, que les Pathologistes modernes sont venus à bout d'établir sur des bases assez solides la diagnostic. Et il y a peu d'affections qui ont fournies plus d'occasions d'explorations à l'anatomiste et au chirurgien, que les maladies et les abcès de la fosse iliaque. Cette remarque s'est vérifiée dans le cas sous considération; car, un des docteurs appelés en consultation et qui ne cède en rien à qui que ce soit parmi ses frères de la *Lancette* ici, n'a paru voir qu'une intérêt ou péritonite en cette instance, observant qu'il ne fallait pas trop s'appuyer sur les indications fournies par le pouls, dans l'inflammation des intestins. Si nous fondons notre induction sur une seule donnée, bien souvent elle se trouve erronée. Ce n'est qu'en faisant un cadre de tous les symptômes, en interrogeant toutes les organes et leurs fonctions, que nous pouvons obtenir une analyse correcte des lésions que nous avons à combattre. Sans cela, notre pronostic serait aussi correct que celui de ceux qui ne voient que des "rhumatismes" et des "vents," là où il y a de l'inflammation et des complications graves, et dont la pratique est aussi heureuse que le pronostic, et qui promettent une guérison en treize ou quatorze jours, qui souvent ne s'effectue qu'en autant de mois, si jamais guérison a lieu. Il est vrai pourtant, comme le dit le Dr. Dixon dans son "*Medical Logic*," que le public estime quelquefois comme une grande cure, ce qui n'est qu'une merveilleuse échappée; ne sachant pas que la nature résiste quelquefois à une maladie dangereuse et à une médication peu sage, et miraculeusement sort victorieuse d'une lutte aussi inégale.

Passons encore rapidement en revue les symptômes observés dans ce cas. Premièrement, douleur aiguë et constante dans un endroit fixe de la fosse iliaque droite, chaque hystérie produisait des coliques déchirantes mais très momentanées; à palper, on ne découvrait aucune sensibilité d'ailleurs; fraîcheur de la surface, blancheur et épanouissement de la langue, pouls 80 et très compressible, les intestins obéissent facilement aux laxatifs; certainement cet ensemble ne caractérise ni l'intérite ni sa sœur, la péritonite. Il est également certain qu'un traitement aussi héroïque qu'aurait réclamé une inflammation abdominale, aurait de suite plongé notre malade dans un fatal collapsus, contre lequel il fallait nous garder ici, tout en combattant contre l'affection locale; c'est pourquoi une seule saignée a été pratiquée, les ressources du système nous ont paru interdire une seconde v. s. générale, et c'est pourquoi, nous avons eu recours aux sangsues; seuls moyens qui nous paraissent propres à empêcher l'extension de l'inflammation, et qui pouvaient offrir l'espoir de localiser la lésion et par là fournir à la nature la possibilité d'établir un abcès pour la décharge soit du corps étranger ou du pus, résultant d'une inflammation produite par cause quelconque. Il y a des terminaisons de cette nature consacrées en maints recueils médicaux. Mais quand la lésion se termine par la gangrène, la mort ne peut qu'être inévitable et prompt. Il me paraît assez certain que la cause de l'absence du hoquet peut être rapporté à la petitesse de la surface gangrénée et à l'éloignement du diaphragme. Quant au collapsus, nous savons qu'une forte douleur dans des parties sensibles produit les signes de l'étranglement ou d'intussusception; nous savons aussi qu'une douleur intense peut épuiser les forces, par un effet paralysant sur le sensorium commun, tel que la mort en 36 heures, il y a peu d'années, du Secrétaire pour l'Irlande, qui succomba à des douleurs atroces et constantes, produites par la présence d'un pepin de pomme de travers dans l'appendice.

J'ai fait allusion plus haut aux collections, qui se font quelquefois dans le caecum, sur lesquelles lésions je vous transmettrai quelques remarques dans un autre tems, de matières indigestes qui sont emportées dans ce sac, telle que la craie, etc., et il y a plusieurs exemples de souffrances cuisantes résultant d'un grand amas de la graine de moutarde blanche. Il était d'usage, il n'y a pas longtemps, d'en avaler d'immenses quantités. Cette graine ne se digère pas à cause de l'écorce qui l'enveloppe; c'est si bien le cas, qu'un hypochondriaque qui s'administra d'énormes doses de cette substance, aurait succombé à cette thérapeutique, si ce n'eût été que par une vigoureuse purgation, qui en fit l'expulsion, et dont il en fit une semence qui lui produisit d'excellente salade, sans pourtant avoir été aromatisée par le séjour de la graine dans ces boyaux. J'ai connaissance d'un individu qui faillit mourir par un extrême amas de graines de framboises dans les intestins. Les os, coques, pellicules, noix, etc., ne se digèrent point, encore moins les couteaux à ressorts, dont un triste farceur avala une quinzaine, qui en quelques mois lui causèrent la mort avec des souffrances horribles. (Rapport de l'Hôpital St. Thomas, Londres.) Ces événements sont tous arrivés et sont particulièrement dans les archives de la médecine; mais pour les connaître il faut avoir lu ce qui s'est passé depuis le commencement de ce siècle, et en même tems les progrès de la science en général.

W. NELSON.

Montreal, 10 Janvier, 1847.

M. L'ÉDITEUR.—J'ai reçu, avec un sentiment de joie bien vive, le premier numéro de la *Lancette*. Une publication de cette nature ne pourra qu'être très utile aux médecins de ce pays, en leur mettant sous les yeux les nombreuses découvertes qui se font tous les jours dans l'immense carrière que nous avons à explorer. Elle devra être utile aux médecins Canadiens surtout, en leur ouvrant ce qui leur manquait: un chemin vers la distinction; puissent-ils ne pas manquer une occasion aussi favorable de faire valoir leur talents. Si, par mes faibles efforts, je pouvais aider à créer entre eux une louable émulation, j'en serais infiniment heureux; considérant combien une pareille publication bien conduite et encouragée nous serait avantageuse et nous élèverait dans l'estime de nos confrères à l'étranger. D'ailleurs, tout ce qui peut contribuer à la conservation de notre langue, doit nous être à cœur; nous devons donc nous efforcer de soutenir un journal médical français.

C'est imbu de ces sentiments, et poussé par le désir de vous voir réussir que je vous adresse cet essai. Si vous croyez qu'il puisse intéresser vos lecteurs, et que vous ayez un coin de votre feuille à lui céder, j'en serai bien aise.

Votre dévoué, etc.

L. F. TAVERNIER.

DE L'EMPLOI DE L'ACONIT NAPEL, CONTRE LE RHUMATISME.

Si, comme Hildenbrand l'affirme, la cause des douleurs rhumatismales est dans la destruction de l'équilibre, entre l'électricité de l'air et celle du corps, ou, comme le maintient Richter, elles sont dues aux changements subits de la température causant une diminution soudaine des exhalations cutanées; dans un pays comme le nôtre, où ces variations sont si grandes d'un jour à l'autre, on ne doit pas s'étonner de rencontrer un grand nombre de personnes atteintes de cette maladie, et indiquer un remède contre une affection si cruelle et ordinairement si rebelle, lequel rendra un service important à mes compatriotes. C'est ce qui m'induit, ayant eu occasion de

me convaincre de l'utilité de l'Aconit dans des cas de cette nature, à en suggérer l'usage à mes confrères.

Les saignées générales, conseillées par quelques auteurs, quoique certainement bien utiles dans bien des cas de rhumatisme, sont incapables par elles-mêmes de subjuguier l'inflammation locale. Il est pourtant nécessaire, lorsque le patient est jeune et pléthorique, d'y avoir d'abord recours; mais on échouerait presque toujours, si l'on tentait de réduire, par ce seul moyen, l'action du cœur et des artères, sans compter que les saignées copieuses ont souvent des suites désastreuses, en favorisant la métastase vers quelque organe interne. Il est donc indispensable de chercher un remède qui puisse remplir cette indication.

L'aconit à hautes doses agit puissamment comme sédatif; j'ai vu le pouls, sous son influence, ne battre qu'une trentaine de fois par minute, et c'est probablement à ce ralentissement de la circulation qu'il opère, ralentissement qui permet aux vaisseaux capillaires des aponeuroses et des tissus fibreux de se dégorger, qu'on doit en attribuer les bons effets dans cette maladie. En outre, la douleur disparaît par l'influence puissante qu'il exerce sur les nerfs, dont il diminue la sensibilité, au point de produire une paralysie complète si on le donnait à trop hautes doses.

Cette plante a été employée depuis longtemps déjà en Europe et surtout en Allemagne avec un succès varié; plusieurs n'en retirant pas l'effet désiré, l'ont rejeté comme inutile, tandis que d'autres plus heureux ont attribué l'insuccès des premiers à l'emploi d'une plante qui n'était pas celle qu'avait conseillée Stoerk, l'*Aconitum paniculatum*. Il est vrai que quelques espèces de ce genre, tel que l'*Aconitum anthora* et le *Lycorinum*, dont les fleurs sont jaunes, de même que l'*Aconitum variegatum* que j'ai moi-même essayé, ne possèdent pas les mêmes propriétés à un aussi haut degré; mais, malgré cela, je suis porté à croire que le manque de succès dépend plus fréquemment de ce qu'on emploie des préparations qui n'ont aucune vertu parce qu'elles n'ont pas été préparées convenablement ou qu'elles sont administrées d'une manière injudicieuse. En effet combien de fois ne donne-t-on pas des remèdes, sans s'inquiéter s'ils sont bons, comme s'il suffisait qu'ils en aient l'apparence et le nom. L'extrait aqueux d'aconit, par exemple, soit parce que l'eau ne s'empare pas de tout les principes actifs de la plante, soit que les mêmes principes s'y trouvent en très petite quantité, et comme noyés pour ainsi dire dans une trop grande quantité de sécule et d'autres matières végétales,— toujours est-il reconnu, dis-je, que cette préparation est presque inerte. Il en est de même de la teinture faite avec les feuilles sèches; car l'aconit perd en grande partie ses propriétés par la dessiccation. Appliqué sur la langue, il y produit peu après une sensation d'engourdissement et de fraîcheur qui dure quelque tems. Toute préparation du remède qui n'a pas le même effet doit être rejetée; les seules efficaces sont l'alcoolature et l'extrait spiritueux.

Pourvu que le pharmacien débite ses drogues ça lui suffit, il s'inquiète peu qu'elles soient ce qu'on les croit. C'est donc à nous, médecins, d'y veiller! Et combien de choses à observer dans leur choix! Il est des racines, par exemple, qu'on doit recueillir au printemps, d'autres en été ou en automne; les feuilles doivent être avant la floraison, les fleurs avant qu'elles s'épanouissent entièrement; parce qu'alors ces parties ont plus de vigueur, ayant acquis leur entier développement, ou ne s'étant pas encore épuisées, pour contribuer à la formation de parties nouvelles, au dépend de leurs suc. Je n'entreprendrai pas de donner des règles fixes à cet égard, ces règles varient non seulement pour chaque plante, mais encore pour chacune des parties. Je n'ai point, non plus, l'intention de traiter plus au long cette matière. Je ne désire que d'attirer l'attention des médecins, sur ce qu'ils savent sans doute, mais qu'ils négligent cependant trop souvent.

Un autre point important, dans le traitement de toute maladie et qui doit fixer l'attention avant tout, c'est l'état de l'estomac; celui-ci doit nécessairement subir l'influence première des substances mises en contact avec lui avant qu'elles puissent arriver, par le moyen de l'absorption, aux organes auxquels on les destine; il faut donc d'abord s'assurer de son état. S'il est le siège d'une irritation, ou tant soit peu disposé à l'inflammation, des moyens, qui sans cela pourraient être très utiles, peuvent aggraver le mal de beaucoup, non seulement en déterminant une maladie plus dangereuse encore que la première, mais aussi, vu que les parties mêmes fort éloignées sont plus ou moins sous la dépendance de l'estomac, son irritation se répètera sur les organes primitivement affectés. On ne pourrait pas, conséquemment, se servir de l'aconit, dans un cas semblable, vu que son action locale est essentiellement irritante.

L'*Aconitum Napellus* est l'espèce que je cultive et que j'emploie au lieu de l'*A. paniculatum*, qu'il m'a été impossible, après beaucoup de recherches, de me procurer, et, d'après les résultats obtenus, j'ai tout lieu de croire qu'il peut très bien le remplacer. Les racines sont plus fortes que le reste de la plante, aussi doit-on leur donner la préférence. Il faut choisir les plus grosses, qui sont presque noires en dehors; les plus jeunes sont jaunes, et comme presque tous les végétaux dans les premiers tems de leur existence, elles contiennent beaucoup de mucilage qui en diminue l'activité. Celles qui croissent dans une terre forte et pierreuse ont plus de force. On les récolte au printemps dès que les feuilles sortent de terre; parce qu'alors, comme dans la plupart des plantes bulbeuses, toute la sève est concentrée dans les racines, qui, plus tard, pour fournir des suc aux feuilles doivent nécessairement s'affaiblir.

PAGE

MANQUANTE